5e Année. — N° 3 Abonnements d'un an: 15 francs. — De 6 mois: 8 francs. — De 3 mois: 4 francs. 15 Janvier 1933

CŒURS VAILLANTS

a cœurs vaillants rien d'impossible.

Nouvelle Série -- Hebdomadaire.
Adr: 82 R. de l'Université PARIS 7e
Tel: Littré 49-95 et Néguin 1223-58

LES AVENTURES DE CÉSARIN PITCHOUNET

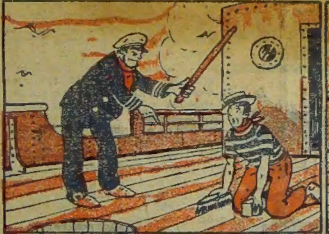
Prisonnier des pirates

RESUME. — En voulant jouer une bonne farce à son ami Marius, Césarin se précipite lui-même involontairement à l'eau. Par une manœuvre malheureuse la bouée qu'on lui a lancée s'accroche à l'ancre d'un mystérieux navire qui prend aussitôt le large.



Depuis de longues heures Césarin était suspendu au bout de son ancre, hurlant à tue-tête pour se faire entendre des passagers du bateau. Finalement, en vue des côtes corses, le capitaine du vaisseau, inspectant celui-ci, s'aperçut de sa présence. Aussitôt il donna l'ordre de le délivrer. Vous imaginez combien Césarin fut heureux quand il vit s'abattre devant lui la corde de salut qu'on lui lançait. Agile comme un singe, il eut vite fait de mettre pied sur le plancher.

Rompu d'émotion, il s'affaissa sur le pont, pendant que le capitaine et son aide examinaient en fronçant les sourcils ce passager clandestin.







Pour comble de malheur Césarin était tombé sur un navire pirate faisant le trafic des armes avec les tribus insoumises du Maroc. Son capitaine était le sinistre Tom Hat' Cuite, un gredin de la pire espèce, et tout son équipage était fait à son image. Sur l'ordre de Tom Hat' Cuite, Césarin dut laver le pont du navire, sous la surveillance du chef pirate, armé d'une forte trique. « Comme voyage d'agrément, c'est réussi », pensa-t-il ; mais, très gai de caractère, prenant philosophiquement son parti, il se mit à laver le plancher tout en sifflotant, ce qui déplut à Tom Hat' Cuite qui, pour le faire taire, lui asséna un coup sur la nuque.



Césarin n'avait pas digéré cet acte brutal de son surveillant, surtout que celui-ci, narquois, se promenait en sifflotant, tout comme il l'avait fait. Aussi se mit-il en devoir d'infliger une leçon au chef pirate. Adroitement il lui envoya son savon dans les jambes. Tom Hat' Cuite se sentit partir en avant. Il glissait très fort, sur le savon ; il voulut se retenir, mais trop tard, il s'affala dans le baquet que Césarin poussait doucement derrière lui et resta coïncé dans celui-ci. Césarin se tordait de rire devant l'attitude grotesque de son bourreau qui, à force de gesticuler, venait de renverser le baquet, sans se douter du châtiment sévère qui l'attendait.

PETIT LOUIS

RESUME

Un garçonnet d'une douzaine d'années, Petit Louis, s'apprêtait à partir en vacances avec ses petits camarades, mais son papa tombant malade, il renonce, le cœur gros sans doute, mais généreusement, à sa colonie pour soigner le malade.

Le Jour de l'An, le directeur du patronage vient rendre visite à la famille Fouret.

Il fait partir toute la famille aux environs d'Embrun, pour que la santé du papa se rétablisse.

M. Verdelec, le patron de l'usine, l'accueille très aimablement.

Les deux fils de M. Verdelec sont de mauvais garnements. Robert, le plus jeune, sous l'emprise de Louis, revient à de bons sentiments.

On vient d'amener un blessé à l'hôpital d'Embrun. C'est Marcel Verdelec, le voleur de la région.

Louis aide M. le curé à réorganiser son patronage.

Pendant ce temps le blessé connu sous le n° 15 continuait à se soigner.

M. Fouret et Louis suppriment tout ce qui peut le faire soupçonner.

Mais Louis réussit à gagner la confiance des parents de ses nouveaux camarades, qui, petit à petit, obtiennent la permission d'aller à l'église avec leurs amis. Toutes les mamans sont pour lui. M. Verdelec a mis tout le pays en émoi, car il a accepté d'accompagner, ce dimanche-là, sa famille à la messe.

D'un galop, Jules rentra chez lui. Le père achevait son repas avant d'aller prendre son service à la gare.

— Bonjour, papa, cria-t-il, en rentrant, et bon appétit !

— Merci, Jules. Tu as l'air bien déluré ce matin ?

— J'ai été dire bonjour aux « copains » du patro, à la sortie de la messe.

— Ah !

— Oui. On a combiné une balade sur le Guillaume pour cet après-midi. On va bien s'amuser, et je te remercie tout plein du grand plaisir que tu m'as fait en me laissant aller au patro.

— Bon! bon ! bougonna l'homme.

Mais Jules vit nettement une lueur d'émotion passer dans les yeux de son père.

La tactique du vicaire était bonne.

L'événement sensationnel allait frapper un cœur déjà attendri.

— Tu ne sais pas, papa, qui j'ai vu sortir de l'église ?

— Que m'importe !

— On en cause dans toute la ville !

— Tu dis ?

— Je dis que tout Embrun est en rumeur.

— Qui est-ce ?

Ah ! oui, le terrain était bien prêt à recevoir la nouvelle. Aussi, très calme, Jules répondit :

— Monsieur Verdelec !

— Le patron ! lui, le chef du parti radical-socialiste ?

— M. Verdelec était à la messe ce matin.

— Bah ! un hasard ! une politesse !

— Je ne crois pas, car il a serré la main du commandant Simon, le président de l'Union paroissiale, en lui disant : « A dimanche ! »

Le père restait muet à cette nouvelle. Comment ? M. Verdelec allait à la messe ? Lui, l'homme froid et réfléchi qui n'avançait jamais rien sans preuves ni n'agissait sans nécessité bien reconnue et bien pesée ! Il y avait quelque chose de changé sous le soleil.

— Il était avec son fils et les Fouret probablement ? interrogea le père.

— Non ! il était seul avec Mme Verdelec. Robert et Louis servaient la messe avec deux jeunes du patro. M. Verdelec m'a fait signe : bonjour, en passant. Tu vois bien qu'il ne se cachait pas !

— C'est bien ! Amuse-toi bien cet après-midi.

Et l'homme se mit à réfléchir, un coude sur la table. Puis il se leva, prit sa casquette de receveur et sortit non sans ajouter :

— Si tu vois M. Verdelec, demande-lui quand je pourrai lui faire visite.

— Bien, papa, répondit tranquillement Jules. Je n'y manquerai pas.

Mais le cœur du garçon battait d'émoi, car il avait le pressentiment que quelque chose de décisif venait de se produire.

« Louis l'avait dit ! pensa-t-il. Je lui demanderai de prier avec moi. »

Moins d'une heure plus tard, devant une petite chapelle creusée dans le roc, tout le « patro » priait pour une « intention particulière très importante », avait dit le vicaire.

Jules et Robert savaient seuls avec Louis quelle était cette intention, car, en leur présence, M. Verdelec avait répondu à Jules :

— Dis à ton père qu'il vienne demain prendre le café avec moi. Nous causerons, puisqu'il le désire !

Mais Louis et son ami ajoutèrent un autre désir de grâce temporelle.

M. Fouret s'était offert à passer l'après-midi auprès du blessé. Il voulait lui parler du passé, du présent, de l'avenir, car, avec la convalescence, le danger devenait menaçant. Le blessé serait, un jour, interrogé, et que pourrait-il répondre ?

Si les enfants du patro s'amusèrent follement ce jour-là dans les bois de mélèzes



En contemplation de la ville d'Embrun

du mont Guillaume, les deux amis ne purent s'empêcher de rester, souvent, en contemplation de la ville d'Embrun, de la tache grise de l'hôpital qu'ils dominaient d'un millier de mètres et où de graves événements se préparaient peut-être.

Leur attention fut attirée par la vue d'une masse blanche qui grimpait à travers les arbres, furetant, cherchant. Ils eurent vite deviné, c'était Stan, le bon chien, que l'on avait laissé à la garde de l'usine et qui avait dû s'échapper pour prendre sa part des jeux dont il était toujours exclu le dimanche et les jours de fête, son devoir l'attachant, ces jours-là, à la niche de pierre du pavillon.

« Le polisson, ne put s'empêcher de dire Louis, c'est la première fois qu'il me fait cela. Je vais le gronder d'importance »

Mais la bonne bête ne paraissait nullement craindre de retrouver son petit maître, qui la sifflait, car elle se précipita vers lui, s'accroupit à ses pieds en gémissant de joie.

Et alors Louis vit qu'au collier du bon chien un petit paquet était attaché. Il s'en empara, trouva une lettre à l'intérieur du papier.

« Tout va bien, disait la missive dont Louis reconnut l'écriture, celle de son père, venez tous deux où je suis. J'ai besoin de vous. »

« Tu es un bon serviteur, dit Louis caressant le chien. Je t'accusais de désertion et, au contraire, tu courais pour nous rendre service. »

Robert ne dit rien, mais il mouilla son mouchoir et le passa sur le nez desséché de la bonne bête qui l'en remercia par un coup de langue.

Le vicaire dûment averti, les deux amis se hâtèrent de descendre dans la vallée. Leur anxiété les forçait à courir, dès que le terrain le permettait, car ils se rappelaient les termes de la lettre : « J'ai besoin de vous ! »

A pareille allure, ils furent bien vite à proximité de la gare. Comme ils traversaient les voies, un homme les héla.

— Qu'est-ce qu'il y a, les enfants, leur cria-t-il, que vous êtes si pressés ? Je vous vois dégringoler à toute allure depuis dix minutes. Il n'est pas arrivé d'accident à Jules ?

— Non ! ne craignez rien, Monsieur, répondit Louis qui reconnut le receveur de la gare. Il n'est arrivé d'accident à personne. Je rentre devant les autres parce que mon père a besoin de moi.

— Alors, va vite, mon garçon ! Ne fais pas attendre ton père !

Et d'un signe amical, l'homme prit congé d'eux, rentra dans son bureau.

— Dis donc, souffla Robert, tu l'as apprivoisé ?

— Peut-être ! On verra cela demain avec ton père.

— Hum !... je crois qu'il faudra mettre du miel dans le café !

Ce fut en riant que les amis traversèrent la ville, suivi de Stan qui aurait bien voulu s'arrêter au terrain de jeu.

Devant la porte de l'hôpital, M. Fouret causait avec le curé.

— Quand je vous le disais, affirma-t-il triomphalement en voyant les deux enfants et le chien paraître dans la rue étroite.

— Le fait est qu'ils ont répondu bien vite à votre appel lancé il y a trente-cinq minutes. Stan, mon ami, tu es un fidèle messager.

Le chien, modestement, dédaigna cet éloge, mais croqua avec joie le morceau de sucre qui lui fut tendu, tandis que M. Fouret et les enfants suivaient le prêtre dans un petit parloir.



Louis vit qu'au collier du chien un paquet était attaché.

Lorsque tous furent assis, le curé prit la parole :

— Votre frère a retrouvé toute sa connaissance, dit-il à Robert. Il ne peut encore parler, mais commence à tracer quelques mots sur un papier. Voici ce qu'il a remis à M. Fouret.

Et le prêtre tendit à Robert une feuille où se déchiffrait des lettres péniblement écrites :

« Robert !... pardon !... Partir !... expier !... mes pauvres parents ! »

L'émotion empêcha l'enfant de lire davantage. Il offrit le papier à son ami qui eut vite fait de l'analyser.

— Il faut faire partir Marcel d'ici, n'est-ce pas, monsieur le Curé, et l'envoyer auprès de braves gens qui puissent l'aider à sortir de l'ornière.

— C'est cela même; connais-tu quelqu'un qui consente à nous rendre ce service ? Par ici, il n'y a que des gens de situation moyenne et tous connaissent M. Verdelec.

— J'ai mon bienfaiteur, M. Jacques, proposa Louis réfléchissant.

— C'est aussi un ami de M. Verdelec, fit remarquer son père.

— Oh ! une idée ! Il y a l'Anglaise dont j'ai retrouvé la valise. Elle m'a promis de m'aider en cas de besoin. Je vais lui écrire de venir...

— C'est la personne qui a visité l'église et le trésor avec toi, le lendemain de ton arrivée. Elle paraît bien disposée. Essaie toujours!

— Je vais lui écrire ce soir même, j'ai son adresse à la maison !

Cette fois, il fallut mettre la maman dans le secret, et ce fut son cœur qui dicta à Louis la lettre destinée au salut de Marcel :

Madame,

Lorsque j'ai pu vous rendre un petit service, vous m'avez autorisé à avoir recours à vous en cas de besoin.

J'ai à sauver un malheureux dont la famille a rendu un grand service à la mienne en sauvant la vie de mon père.

Je ne sais que faire, car je suis encore bien petit et mes parents de situation bien modeste.

Et cependant, c'est la vie d'un jeune homme, l'honneur d'une famille très connue dans la région que je dois sauver.

Au secours, Madame, au secours ! Mon chien et moi sommes impuissants.

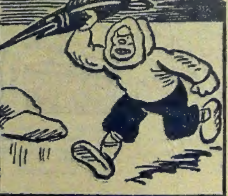
Puis la lettre fut soigneusement portée à la gare et tous attendirent anxieusement la réponse d'où dépendait le bonheur d'une famille.

(A suivre.) Jap.

AU POLE



Nanouk l'esquimau vient de pêcher un espadon. Sitôt sorti de l'eau, le poisson gèle et devient rigide. Un ours monstrueux s'élance sur Nanouk qui va être infailliblement dévoré.



Heureusement pris d'une idée géniale, l'Esquimau s'empare de l'espadon et s'en sert comme d'un javelot.



L'espadon, lancé avec force, pénètre dans la poitrine du plantigrade qui est tué net.



Nanouk va se régaler, lui et sa famille, avec la chair de l'ours et, avec la peau, il fera une belle descente de lit qu'il offrira à sa femme pour ses étrennes!...

LA PRISE DE BERG-OP-ZOOM

ou Ferdinand et le boxeur

On revient de l'école, comme tous les soirs. Il y a là Michel, Henri et, naturellement, Ferdinand. Comme tous les soirs aussi, on discute ferme.

MICHEL. — Mon papa à moi, il dit qu'il faut payer nos dettes à l'Amérique.

HENRI. — Ben, mon papa à moi, il dit tout le contraire, parce que...

FERDINAND. — Si vous voulez bien, mes pauvres vieux, nous attendrons, pour discuter de ça, d'avoir encore plus de moustache... Qu'est-ce que vous en dites ?

MICHEL. — Ma foi oui, après tout... On disait ça



Comme tous les soirs on revient de l'école.

pour dire quelque chose... Mais dis donc, Ferdinand, y a longtemps qu'on n'a pas vu Jacques Largier, au patro ?... Tu sais pas ce qu'il devient ?

FERDINAND. — C'est toi qui devrais le savoir : t'es dans sa classe, rien de plus facile que de le questionner.

HENRI. — J'sais, moi, pourquoi qu'il ne vient plus... Il dit qu'il a pas le temps, parce qu'il prend des leçons de boxe.

FERDINAND. — Des leçons de boxe ???

HENRI. — Oui, il dit comme ça que ça peut lui servir, un jour, s'il est attaqué dans la rue.

FERDINAND. — Et il y a longtemps que ça le tient, cette... boxomanie ?

HENRI. — Plus de trois mois, sûrement, puisqu'on ne l'a pas encore revu, depuis la rentrée, au patro.

FERDINAND. — Comment, tu savais ça, et tu ne t'en es pas occupé ?

HENRI. — Mais si, mon vieux, je m'en suis occupé; je lui ai dit : « Pourquoi tu ne viens plus au patro ? » « Parce que je fais de la boxe ». « Mais c'est pas ça qui doit t'empêcher d'aller à la messe et de communier ? » « Je vais plus à la messe et je ne communie plus, parce que je me suis aperçu que ça ne me servait à rien ». Voilà, exactement, ce qu'il m'a dit.

FERDINAND. — Il t'a dit que ça ne lui servait à rien de communier ?

HENRI. — Exactement.

FERDINAND. — Et qu'est-ce que tu lui as répondu?

HENRI. — Ben, rien... j'ai pas trouvé...

FERDINAND, *furieux*. — Comment, t'as rien trouvé à répondre à ça ?

HENRI, *piteux*. — Ma foi non... Dis-le-moi, toi.

FERDINAND. — Eh bien, t'aurais dû lui dire...

MICHEL. — Dis-le donc directement à Jacques ; le v'là en face sur le trottoir.

En effet, sur le trottoir d'en face, on peut remarquer un superbe petit « crâneur » qui fait l'important et regarde, avec mépris, ses trois camarades. Immédiatement, Ferdinand fonce à toute vapeur.

FERDINAND. — Bonjo[illegible] Jacques... Pourquoi qu'on ne te voit plus au patro ?

JACQUES. — Parce que je n'aime pas à perdre mon temps... A quoi ça me servait-il d'aller au patro ? Dis-le-moi un peu pour voir...

FERDINAND. — Ça servait à faire de toi un type qui sait d'où il vient et où il va.

JACQUES. — C'est-à-dire ?

FERDINAND. — C'est-à-dire que le patro t'apprenait, te répétait, te rappelait qu'ayant été créé par Dieu, et devant paraître un jour devant Lui, il fallait vivre à son idée, à Lui, et non pas à ton idée, à toi...

JACQUES, *avec un grand sourire désabusé*. — C'est trop difficile, ça, mon vieux.

FERDINAND. — Là, mon vieux, tu as raison.

JACQUES. — Ah ! tu vois.

FERDINAND. — Trop difficile pour nous, avec nos seules forces à nous, oui... cent fois oui... Mais, au patro, on ne te disait pas seulement ce qu'il y avait à faire... on te donnait aussi le moyen de l'accomplir... Au patro, tu communiais, mon vieux, et c'est ça qui t'aurait aidé — et comment ! — à faire tout ton devoir... tu entends ?

Oui, Jacques entend ; sa figure est toute changée ; on sent qu'il va dire, à Ferdinand, quelque chose de très sérieux.

JACQUES. — Ecoute, Ferdinand.

FERDINAND. — J'écoute.

JACQUES. — Ce que tu viens de dire là, je le croyais comme toi. Quand j'ai senti que je commençais à changer, que ça allait devenir difficile de persévérer, je me suis mis à me confesser plus souvent, à communier plus souvent. Je comptais là-dessus, tu entends ?

FERDINAND. — Oui, j'entends ! et après ?

JACQUES. — Eh bien, mon vieux, il ne s'est rien passé de ce que j'attendais ; la persévérance m'est devenue de plus en plus difficile, je me suis mis à changer de plus en plus ; alors, j'ai pensé qu'il était inutile que je continue à m'approcher des sacrements puisque ça ne me faisait rien du tout. Et de là à ne plus aller au patro, ça n'a pas été long.

FERDINAND. — Je peux parler, à mon tour ?

JACQUES. — Bien sûr.

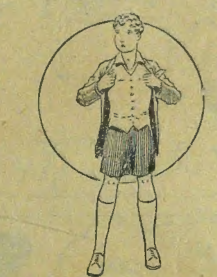
FERDINAND. — Quand as-tu senti que tu commençais à changer ? Que ça devenait plus difficile de persévérer ?

JACQUES. — Ben, c'est quand... c'est quand...

MICHEL, *intervenant*. — Je vais te le dire, moi ; c'est quand tu as commencé à toujours aller en récréation avec Louis Servart ; tu ne causais qu'avec lui, dans les coins ; il te passait des brochures que tu ne voulais pas nous montrer. C'est-il vrai, ça ?

JACQUES, *gêné*. — Ben oui... ben oui, c'est vrai...

FERDINAND. — Et c'est à ce moment-là aussi,



On peut remarquer un superbe petit crâneur.

que tu as commencé de te confesser et de communier plus souvent ?

JACQUES. — Oui, parce que je sentais bien que les bouquins que me prêtait Servart, et ce qu'il me disait me changeaient complètement. Et j'ai été surpris de voir que les sacrements ne me défendaient pas mieux que ça.

FERDINAND. — Tu veux savoir pourquoi ?

JACQUES. — Ça oui, alors.

FERDINAND. — Quand tu as commencé à te confesser et à communier plus souvent, as-tu aussi commencé à lâcher ton mauvais camarade ? L'as-tu envoyé promener, lui est ses bouquins ?

JACQUES. — Ma foi, non. J'ai pas osé. J'ai... oui, j'ai eu peur qu'il se moque de moi.

FERDINAND. — Et tu t'es figuré que les sacrements agiraient tout seuls, là comme ça, sans que tu aies besoin de t'en mêler ?... Que ça te ferait l'effet d'une potion calmante, qu'on prend le soir, avant de s'endormir, et qui opère sans qu'on n'y sois pour rien?

JACQUES. — Eh bien oui, là.

FERDINAND. — Ben, mon pauvre vieux, tu ferais pas mal de repasser ton catéchisme, tu sais...

JACQUES. — Le catéchisme ? On nous y a appris que nous ne ferions rien sans Dieu.

FERDINAND. — Et on nous y a appris aussi que Dieu ne ferait rien sans nous... Ce serait vraiment trop commode, tout de même, s'il suffisait de communier et de ne plus nous occuper de rien ensuite... Non, mais, crois-tu que ce ne serait pas se moquer du Bon Dieu que de lui dire : « Vous savez, je communierai souvent, très souvent même, mais j'entends bien ne rien changer à ma vie et continuer à fréquenter n'importe quel copain, à lire n'importe quel bouquin... parce que je ne veux pas me gêner ! »

JACQUES. — ......

FERDINAND. — Notre-Seigneur s'est gêné pour nous au point d'en mourir, et nous ne nous gênerions pas pour lui ?... Non, mais, tout de même !

Jacques ne trouve rien à répondre... Michel et Henri le regardent narquoisement... Aussi veut-il sauver la face.

JACQUES. — Alors, ça sert exactement à quoi de communier ?

FERDINAND. — Ça sert exactement à mettre à notre disposition la force divine... Mais ça nous laisse libres de nous servir de cette force, ou de ne pas nous en servir... Voilà.

MICHEL. — C'est comme le type de Berg-op-Zoom.

JACQUES. — Le type de quoi ?

MICHEL. — De Berg-op-Zoom... Oui, c'est le maître qui racontait ça, l'autre jour... Un maréchal, sous Louis XIV ou Louis XV, je ne sais plus au juste, assiégeait Berg-op-Zoom ; il avait besoin de renseignements spéciaux ; alors, il choisit un des meilleurs sous-officiers de son armée, qui avait suivi un tas de cours dans les écoles de guerre ; il lui remet un mousqueton nouveau modèle, dont on disait le plus grand bien, et il l'envoie avec ça à l'intérieur de la ville pour qu'il en rapporte les fameux renseignements...

HENRI. — Alors ?

MICHEL. — Alors, le type y a été ; ses copains lui avaient dressé une échelle le long des remparts... Mais, arrivé en haut, il a commencé à avoir peur... Et toute sa science militaire et son beau mousquet tout neuf ne lui ont servi à rien... C'était pas tout d'être calé et bien armé, fallait-il encore se servir de tout ça.

FERDINAND. — Tu entends ?... Il ne manquerait plus, maintenant, que ça te fasse pareil pour tes leçons de boxe.

JACQUES. — Comment ça ?

FERDINAND. — Ben, oui, tu prends des leçons de boxe... tu sais comment on porte un coup, comment on en pare un autre... Mais si, un jour, tu passes dans un sale quartier et que tu te fasses attaquer... et que tu n'aies pas le cran nécessaire de te servir de toute ta science boxeuse... ça fera comme si tu n'avais rien appris.

MICHEL. — Tiens, c't'idée !

FERDINAND. — Tu auras bien en toi ce qu'il faut pour te défendre, mais tu n'oseras pas t'en servir. Alors, ça fera comme si tu n'avais rien appris du tout.

HENRI. — C'est malheureux, tout de même, de ne pas savoir ça !

JACQUES, *vexé*. — Mais je le sais aussi bien que toi, tu sais.

FERDINAND. — Mais j'en suis sûr, mon pauvre vieux... Tu n'étais même pas si mal disposé, puisque, quand tu as senti que ça ne marchait plus, tu t'es mis à fréquenter les sacrements. Seulement, tu n'as fait que la moitié de la chose. Tu as laissé le bon Dieu faire sa part de travail, mais, toi, tu n'as pas fait la tienne. Alors, ça ne pouvait pas marcher. Tu comprends ?

JACQUES. — Oui, Ferdinand.

FERDINAND. — Et tu es plus heureux, maintenant ? Tu te sens plus tranquille d'avoir mis le Bon Dieu de côté ?

JACQUES. — Ah ! dame non... Y a des moments surtout...

FERDINAND. — Et qu'est-ce qu'il te dit, ton ami Servart, quand tu lui parles de ces moments-là ?



Ses copains lui avaient dressé une échelle le long des remparts.

JACQUES. — Je ne lui en parle pas : il se moquerait de moi.

FERDINAND. — Et tu ne voudrais pas nous en parler, à nous... bien franchement, comme tu viens de le faire ?

Jacques ne répond pas ; mais il a laissé Ferdinand lui prendre le bras et il marche, maintenant, sur le trottoir, entouré de ses petits copains du patro... Plus heureux que le sous-officier d'autrefois, Ferdinand a pris, non pas Berg-op-Zoom, mais l'âme de son ami, et, bien qu'il n'ait jamais appris la boxe, mis son adversaire knock-out.

Pierre Rougemont.



1933

C'est moi l'an mil neuf cent trent'trois
Janvier, Février... les dix autres...
Mais dont aucun ne rime en « trois »...
Douze mois, autant que d'apôtres.

Trois mois d'hiver, trois mois d'été,
Trois de printemps et trois d'automne...
Vous vous en seriez bien douté ?
Je vous ferai mesure bonne :

Douze mois : plus de trois cents jours..
Qu'autant de fois Dieu vous visite.
Et puissiez-vous les trouver courts
Puisque le bonheur passe vite.



Le sommeil de l'Enfant Jésus

La Vierge Marie endort dans ses langes
Le Petit Jésus, couché sur son cœur,
Qui lui tend les bras, charmant et rieur.
Près d'eux doucement s'inclinent les Anges.

Les beaux Chérubins offrent leurs louanges
A l'Enfant Divin, célestes chanteurs :
Et Jésus ouvrant ses lèvres en fleurs
Gazouille joyeux, comme les mésanges.

Mais sa tendre Mère a baisé ses yeux.
« Dormez, mon amour! Dormez, je le veux!
« Et vous, Chérubins, faites le silence ».

Jésus obéit à la douce voix.
Car Marie est Reine et Mère à la fois.
Pour ne pas finir, son règne commence.

Mme Reverdy.



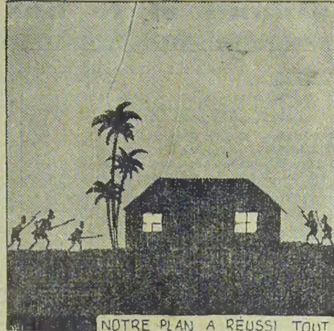
Le négrillon va pêcher à la ligne, mais un crocodile le guette. Où se cache-t-il ?

Tintin et Milo

Tintin et Milou se sont embarqués à Bordeaux, à destination du Congo.

Après une aventure sinistre qui a failli coûter la vie à ce pauvre Tintin, ils font la rencontre d'un bon Père Missionnaire qui les conduit à son poste.

Mais un chef de la tribu des Ba-Bao-













Beaucoup de nos nouveaux abonnés n'ont pas eu les premières questions de ce concours aussi facile qu'amusant.

Or, nous voulons que tous les Cœurs Vaillants y participent. Aussi indiquons-nous encore aujourd'hui les questions numéros 1, 2 et 3.

Il s'agit, vous le savez, de reconstituer à l'aide des mots classés alphabétiquement au début de chaque question, des phrases parues dans le beau livre de *L'Imitation du Petit Jésus* (1).

Question n° 1

AILES - CHEVEUX - COLERE - NOMS - POING.

(1) « L'Imitation du Petit Jésus » est en vente à l'Office général des œuvres, 80, rue de l'Université, Paris (7°), au prix de 8 fr. 25 franco.

NOTRE GRAND

Il ne faut jamais se mettre en ..., ni tirer les ... de sa petite sœur, ni arracher les ... des mouches, ni donner des coups de ... à l'école pendant la récréation, ni appeler les autres par de vilains...

Question n° 2

AIMERAIENT - CHAGRIN - DONNENT - ENFANT - FACHENT - GIFLES - GIFLES - MAMANS - RECEVOIR - SAGES.

qua
pré
peti

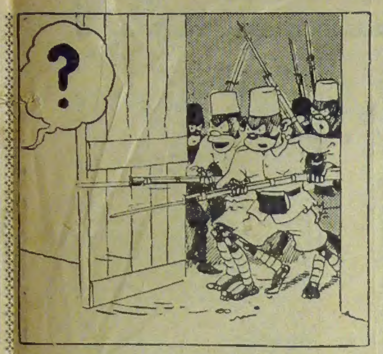
B
ESS
ME

lou au Congo

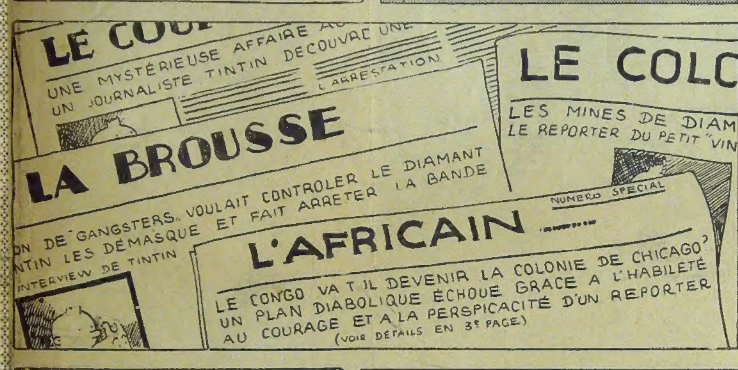
Ro'm, les adversaires de celle des M'Hatuvu, veut faire périr Tintin.

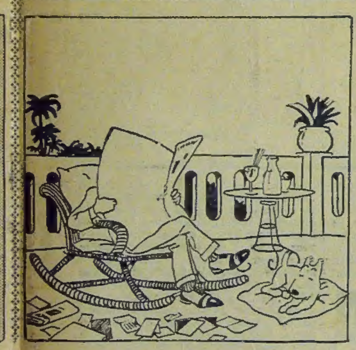
Milou apporte à Tintin une lettre qu'il vient de trouver et qui lui permet de découvrir un espion qu'il interroge.

Il perce ainsi un complot et emmène son prisonnier au poste de police.











ND CONCOURS

Les ... ont toujours du ... quand elles se ... Même quand elles ... des ..., elles le font malgré elles, elles préféreraient les ... Elles ... tellement mieux avoir un petit ... si ... qu'il n'aurait jamais besoin de ...

Question n° 3

BON - BOUDER - CHAGRIN - CŒUR - DIEU - ESSUIE - FACHER - GIFLE - GRAND - ME - MERITEE - PILATE - PLEURER - PROMET.

Il ne faut donc jamais ... quand on a reçu une ... même quand elle n'est pas très ... Moi, j'en ai reçu de terribles sans ... ... (2 mots) au tribunal de Caïphe et de ..., alors que j'étais ..., que j'étais ..., que j'étais ...

Il faut se dire dans son ... : « Je l'ai mérité, après tout ; ma maman m'aime et je lui fais du ... sans raison. » Alors, sans ... trop longtemps, on ... ses yeux et on lui ... de ne plus recommencer jamais.

*

Ces trois phrases font partie du chapitre IV, livre premier de *L'Imitation du Petit Jésus*.

La semaine prochaine, lisez attentivement la huitième question.

Votre ami : Jacques Cœur.



Les Mémoires d'un poupon de celluloïd

Résumé

Un beau poupon de celluloïd attend, derrière la vitrine du marchand de jouets, qu'un acheteur vienne le délivrer de sa prison.

Un vieux monsieur, à l'air bien respectable, mais pauvre d'allure, le choisit et le rapporte à sa petite fille dont la joie ne connaît pas de bornes.

La petite France, malade jusque alors, reprend des forces.

Le bonheur semble revenir dans la maison. Le jour de la Pentecôte, M. Pagliano tient les orgues de la cathédrale. Quel honneur pour l'artiste qui a conquis le titre d'organiste! Il donne des leçons de chant, en particulier à une jeune femme riche, Mme Valbert.

Pour calmer les pleurs de Zézette, la petite fille de cette dame, France lui donne, avec un gros serrement de cœur, le beau poupon qui circule en automobile à travers les rues de Sens.

A peine ma nouvelle petite maman eut-elle mis le pied dans son jardin que deux chiens, un caniche blanc tout frisé et un énorme danois jaune, se précipitèrent sur nous en bondissant !

La villa était petite mais luxueuse. Dès le seuil, je fus ébloui. Zézette, échappant à la bonne qui courait derrière elle pour la déchausser, grimpa l'escalier à quatre pattes et se réfugia dans la chambre des joujoux, où régnait un horrible désordre. Une poupée, les jambes en l'air, gisait près d'un éléphant



Je me sentis emporté par la violence du courant.

et d'un fourneau renversés. L'aînée des deux sœurs, Guillemine, qu'on appelait Quiqui, s'était armée des ciseaux de sa mère et semblait très absorbée à découper des journaux, dont les débris jonchaient la pièce. Intéressée, elle jeta les ciseaux et s'élança à ma rencontre. Zézette n'entendait point me lâcher, un pugilat allait nécessairement s'engager quand la grosse voix de papa, s'élevant à travers la porte, rappela à ces demoiselles qu'il était temps de se mettre à table. Zézette écrasa une soucoupe de son ménage en marchant dessus. Je m'attendais à coucher dans le joli berceau rose, occupé déjà par un ours ! Grande fut donc ma déconvenue en me voyant abandonné sur le tapis.

Je passai sur mon tapis une nuit épouvantable. Les moutons à trois pattes et les pantins brisés, épars autour de moi, me rassuraient peu sur mon sort. J'expérimentai alors une vérité banale : à savoir que les enfants riches, blasés sur les gâteries, ne s'attachent point à leurs joujoux comme les enfants pauvres.

V

La santé de Mme Valbert laissant à désirer cette année-là, j'entendis M. Valbert annoncer à ses filles qu'on partirait en Alsace dès le mois de mai. Bientôt les emballages commencèrent. J'espérais voyager dans un compartiment, comme les poupées gâtées que leurs petite mamans tiennent aux portières, mais j'eus la désagréable sensation d'être fourré dans une malle, avec une pile de linge sur le nez. Heureusement que « les enfants en celluloïd » comme aurait dit M. Pagliano, n'éprouvent pas le besoin de respirer.

Me doutais-je, à ce moment-là, que je ne devais plus revoir Sens ?... Je ne sais, mais j'étais dans une disposition d'esprit à m'attendre à tout. J'avais vu la plus belle poupée de Guillemine traîné par le caniche sur le sable du jardin. J'avais vu le livre de lecture barbouillé et déchiré, malgré les remontrances de Mlle Coirat, l'institutrice, à qui les petites Valbert répondaient parfois bien mal! J'ignorais quelle catastrophe pourrait m'arriver à moi-même ; cependant, j'étais sûr qu'il m'en arriverait une !

En Alsace, en effet, j'éprouvai les plus épouvantables frayeurs de ma vie.

Quand, après bien des heures de cahotement, je parvins enfin au terme de mon voyage, et fus tiré de ma prison, j'étais à Wangenbourg, dans un hôtel cerné de toutes parts par des forêts de sapins, où Mme Valbert pouvait respirer l'air des montagnes, et trouver le repos dont elle avait besoin.

(A suivre.) Berthe Colardeau.

✱ PETITS ANGES ✱

Mes chers petits enfants,

C'EST encore votre grand-oncle qui vient répondre à votre appel incessant. Des histoires ! me criez-vous, des histoires ! et surtout pas de contes comme « La Mère oie », « Le Chat botté »... mais des histoires vécues. Que ne ferait pas votre oncle pour ses petits neveux ! Aussi, ouvrez bien grandes vos oreilles, et surtout faites silence, car le récit va commencer.

⁂

« Laissez venir à moi les petits enfants »

Ces paroles tombées des lèvres divines nous découvrent la tendre prédilection de Jésus pour les tout petits, pour les plus faibles.

Aussi bien tous les missionnaires se rappellent tel ou tel cas, où par des voies manifestement providentielles ils furent les heureux instruments des divines tendresses, pour ouvrir le ciel à un pauvre enfant, à une chétive fillette.

Je veux vous rappeler quelques-uns de ces souvenirs.

Un missionnaire en tournée de mission était descendu dans un petit village situé au pied d'une colline. Il réglait les occupations de sa visite quand une fillette d'aspect minable se jette à ses pieds.

— O Chem fou ! (ô Père), dit-elle, donnez-moi le baptême.

Le missionnaire la regarde, mais il a beau remuer tous ses souvenirs, il ne connaît pas cette pauvre enfant et pour cause, car elle est païenne.

— Qui es-tu ? lui dit-il.

— Je suis l'enfant de M. Lou qui demeure à côté du chef chrétien du village. On m'a souvent parlé du Bon Dieu, de Jésus cloué sur une croix, de Marie notre bonne mère, du ciel où l'on est heureux pour toujours. Moi je suis malheureuse, malade, aimée de personne, je veux aller au ciel. Mes parents sont de fervents bouddhistes, s'ils apprennent que je suis devenue chrétienne, ils me tueront, mais cela m'est égal, pourvu que je sois baptisée.

— Écoute, répondit le missionnaire, je vais prendre des informations, reviens plus tard.

Elle sortit toute désolée !

Or, le même jour, elle dut s'aliter : une fièvre pernicieuse s'était déclarée et la petite fille était en danger de mort.

Vite, le missionnaire expédie la vierge catéchiste de l'endroit voir cette malheureuse enfant. En arrivant, elle y trouve déjà la sorcière, qui, dans un coin, prépare ses sortilèges.



L'arrivée du Père Missionnaire dans une jonque chinoise

La catéchiste s'approche de la fillette et, à voix basse, lui demande :

— Tu désires le baptême ?

— Oh ! oui.

— Donnez-moi vite un bol d'eau, s'écrie-t-elle, car le front de la malade est brûlant comme un fer rouge.

Le papa, indifférent, apporte une écuelle d'eau, et aussitôt la vierge en verse un peu sur la tête de la mourante en prononçant la formule du baptême.

La sorcière intervient à son tour, mais la fillette la repousse et pendant que ses lèvres murmurent : Iesou ! Maliya ! Jésus ! Marie ! elle expire doucement.

⁂

Depuis trois jours, j'étais obsédé par une pensée.

— Va à Wangkia (village où sont plusieurs familles chrétiennes) là-bas on a besoin de toi.

Plus je pense à cela et plus cela devient une idée fixe.

— Allons donc à Wangkia, m'écriai-je ! !

Je fais seller les chevaux et, en route. L'étape est de cinq lieues ; nous arrivons à la nuit. Personne ne nous attend et tout le monde est surpris de nous voir.

Je leur fais une instruction, puis on parle de la pluie et du beau temps, mais je n'apprends rien d'insolite.

Serais-je déçu ? Non, car une voix intérieure me rassure. « Tu as bien fait de venir, dit-elle. »

Le lendemain, après la messe, on vint me dire :

— La petite fille de M. Liang vient de tomber malade, c'est une païenne, mais qui vous supplie de lui donner le baptême. Elle comprend les principales vérités de la religion chrétienne car elle a suivi en cachette de sa famille les leçons de catéchisme données par la catéchiste.

— Bon, répondis-je, j'irai la voir après déjeuner.

Je suis à peine installé devant le bol de millet, qu'un de mes chrétiens m'apporte dans ses bras la pauvre malade.

En me voyant, elle s'écrie :

— Père, si tu savais combien je désire le baptême. J'ai tant prié le bon Jésus pour qu'il te fasse venir ici avant que je ne meure et il a exaucé mon vœu.

J'interroge l'enfant, ses réponses sont claires et précises... ce qui m'étonne de plus en plus.

— Baptise-moi, s'écrie-t-elle de nouveau, afin que j'aille au ciel.

Le père de la fillette qui était venu lui aussi se met à genoux.

— Nous sommes païens, me dit-il, mais écoute la prière de ma fille, baptise-la et je te promets de devenir chrétien avec toute ma famille.

J'étais remué jusqu'au fond de l'âme et je dus me faire violence pour ne pas pleurer.

Je baptisais la fillette en lui donnant le nom de Thérèse. Ensuite, cherchant dans mon bréviaire une image de la petite sainte aux roses je la lui donnais. Et, gardant dans sa main mignonne l'image de la « petite Thérèse », deux heures après elle mourait en prédestinée.

Chers petits enfants, que les voies de Dieu sont admirables, n'est-il pas vrai ! ! Et Jésus, dans son beau ciel bleu, a toujours une prédilection marquée pour les blanches âmes des tout petits...

P. Venance Guichard.
O. F. M. miss. ap.

Moumouth l'éléphant blanc

Histoire fantastique inédite de PETIT-MURET

RESUME

Le Royal Circus avait installé ses tentes dans la grande capitale du Sud-Ouest.

Parmi la troupe de nombreux clowns et acrobates figure le petit Ephraïm, un enfant qui a été recueilli par charité.

Celui-ci s'est lié d'amitié avec Jappy, le petit chien savant, et Moumouth, l'éléphant blanc qui a gagné sa confiance depuis le jour où il l'a arraché des mains de l'écuyer chef qui le maltraitait. Un incendie très grave se déclare dans le cirque. Moumouth réussit à s'évader.

Ils arrivent dans un beau petit village qui monte, qui monte...

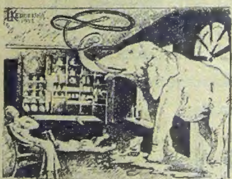
Après avoir failli blesser le docteur dans son automobile, les voyageurs arrivent devant une belle boutique de primeurs.

Puis les voici, après bien des péripéties, dans la salle d'un cinéma, où passent, sur l'écran, leurs propres aventures.

Les muscles crispés, ramassé sur lui-même, tendant toutes ses forces dans un effort gigantesque, l'éléphant blanc poussa son cri de guerre qui éclata comme une fanfare au milieu de la mélopée triste d'une valse lente jouée par l'orchestre. Et, la trompe en avant, Moumouth, l'éléphant blanc, s'élança contre l'écran, où son ennemi, l'insolent éléphant gris, dans une immobilité impressionnante, avait l'air de le narguer.

La foudre tombant au milieu de cette salle de spectacle n'eût certainement pas produit un effet comparable au barrissement formidable de l'éléphant blanc apparaissant soudain aux yeux des spectateurs grands et petits, en plein dans le faisceau lumineux de l'appareil cinématographique. Alors ce fut l'épouvante, la ruée vers les portes. « Au feu ! » cria quelqu'un. Le pompier de service, en entendant ce cri, bondit sur sa lance et braqua au hasard un jet d'eau puissant sur cette masse blanche qu'il apercevait lancée à fond de train au milieu de la salle. Mais le jet d'eau, hélas ! devait surtout atteindre les spectateurs, car Moumouth, touchant déjà au but, d'un coup puissant de sa trompe qu'il croyait asséner sur la nuque de son adversaire, avait dégringolé la lourde toile de l'écran. Et le pompier, durant ce temps, aspergeait consciencieusement vieux messieurs et vieilles dames, petits garçons et petites filles qui s'enfuyaient éperdument vers la sortie.

Suffoqué en constatant que son ennemi s'était dérobé (il ne savait pas trop comment ! Fameuse énigme pour son cerveau d'éléphant, car un deuxième coup de trompe n'avait rencontré que le mur), Moumouth était resté figé de stupeur. Le public, grâce à l'immobilité de la puissante bête, avait donc pu s'en aller sans trop de mal. Un vieux monsieur avait perdu sa perruque! Une vieille dame avait cassé son lorgnon, des petits garçons avaient abandonné dans leur fuite précipitée les oranges ou les chocolats qu'ils venaient d'acheter; cannes et parapluies jonchaient le sol ! A part cela, tout le monde était indemne. Mais je ne sais trop comment



Quant à madame la pharmacienne, elle faillit s'étrangler d'émotion.

l'obscurité la plus noire s'était faite subitement dans la salle, et Moumouth se tenait encore devant le mur, espérant que son ennemi apparaîtrait enfin. De longues minutes s'écoulèrent ainsi. A la fin, voyant son attente vaine, l'éléphant blanc se décida à sortir à la recherche de ses deux compagnons, car il avait très bien senti qu'ils n'étaient plus dans la panière. Mais remonter les marches de la salle du cinéma vers les hautes portes, c'était une autre histoire; Moumouth ne s'y essaya point. Ses yeux perçants avaient découvert dans l'obscurité une des portes latérales : c'était là qu'il passerait. Mais, pour passer, il eût fallu avoir un mètre de hauteur de moins, il eût fallu être moins gros. Or, Moumouth était d'une grosseur plus que raisonnable et d'une belle taille. Le pompier de service, qui avait bien six pieds de haut, s'amusait parfois à toucher de la pointe de son casque le haut de la porte. Or, Moumouth était encore plus grand que le pompier. Là où le pompier passait, Moumouth passerait-il ?

Il passa. Et comment, direz-vous ? Comment ? Mais tout simplement en engageant sa tête dans l'ouverture de la porte; un coup de reins (c'était une cloison en briques), elle céda, et voilà Moumouth débarquant au milieu du marché aux légumes, portant sur ses épaules le chambranle de la porte avec un certain nombre de briques qui y étaient restées adhérentes. Quel ennui ! Mettez-vous à sa place ! Vous voyez-vous, ayant, engagée sur vos épaules, une porte avec un pan de lourdes briques ? Non, vous ne vous voyez pas dans cette situation. Moi non plus. Je préfère vous dire tout de suite que cela n'embarrassait guère Moumouth, de telles situations. Pour lui, le vieux dur-à-cuire qui avait sillonné des milliers de fois la forêt vierge, qui avait derrière lui toute une passionnante vie

Moumouth l'éléphant blanc

(Suite de la page 6.)

d'aventures et qui s'était trouvé dans les plus mauvais pas, évidemment, ce n'était qu'un jeu de se débarrasser de la porte et de la cloison. Juste en face de lui, monté sur un beau socle de pierre, un monsieur, ou plutôt une statue, avait l'air d'indiquer le chemin de la gare. « Tiens ! pensa Moumouth, voilà juste ce qu'il me faut ». Et, s'approchant alors de la statue d'airain, il la cogna rudement avec son chambranle de porte. Les briques volèrent en éclats, le bois aussi, et jonchèrent le sol. Et voilà Moumouth libre comme l'air ! Oh ! évidemment quelques petites éraflures, mais il n'était pas douillet. Après tout, que sont de petites gouttes de sang sur une peau de pachyderme ?

Cela le cuisait tout de même un peu. « Ne perdons pas de temps à nous plaindre, se dit-il; il y a besogne plus urgente à faire. Que sont devenus mes deux compagnons ? » Et savez-vous l'idée qui lui traversa instantanément la cervelle ? Ah! il crut que le ravisseur de ses deux chers petits amis c'était l'éléphant gris, le traître qui s'était si subitement dérobé à son attaque. Il lui avait joué tant de tours ! Certainement, c'était à lui qu'il fallait imputer la disparition de l'enfant et du chien. Alors un frisson de colère courut dans la musculature du pachyderme; le muscle de sa patte gauche, celui-là surtout qui décelait chez l'animal l'indignation et la colère, ce muscle-là se mit à frémir et à battre avec violence. L'éléphant dressa sa trompe vers le ciel, huma l'air et s'élança.

Les vendeuses de légumes, épouvantées à la vue du grand éléphant blanc, avaient pris la fuite, abandonnant leurs paniers de poires et de salades pour se réfugier dans les maisons d'en face. Moumouth se trouva seul sur la place; mais ne songea nullement à profiter de l'absence des vendeuses pour se servir de légumes ou de fruits. Moumouth était un honnête... homme. Pour rien au monde il n'eût fait de tort à personne.

Le voilà parti, la trompe levée, les yeux brillants, une agitation fiévreuse qui lui brûle le sang. Il marche, ou plutôt non, il court. Victor Hugo eût dit : « Il vole ! » Et soudain, la trompe en arrêt, il fait halte.

Halte ! Et pourquoi ?

Il n'y a, en face de lui, qu'une simple pharmacie : « Grande Pharmacie de la gare. » Moumouth serait-il par hasard amateur de pastilles de gomme contre le rhume ? Mais le rhume, jamais il n'a connu cela. Alors, pourquoi cette halte prolongée ? C'est qu'il y a un immense bocal qui brille au soleil, avec un liquide d'un beau rouge vif, et dans ce bocal une bête. Oh ! cette bête, Moumouth l'exècre de tout son cœur. Moumouth voudrait la piétiner et l'écraser comme chair à pâté. Et Moumouth va l'écraser. Car cela ne se peut pas, non, il ne peut supporter que cette bête reste là, tranquille, à nager dans son liquide rouge et à se moquer de lui. Car la bête le regarde de ses deux yeux brillants sous les paupières abaissées. Cette bête, Moumouth, chaque fois qu'il l'a rencontrée dans la forêt vierge, l'a combattue à mort, parce que c'est le serpent, le serpent qui attaque par traîtrise et déloyalement, et Moumouth n'a jamais pardonné aux ennemis déloyaux. Une fois de plus, il va livrer combat. Une fois de plus, l'animal aux anneaux sinueux cherchera à s'enrouler autour de sa poitrine et à l'étouffer d'une étreinte désespérée. Une fois de plus, il entendra le sifflement atroce de la tête plate cherchant à le mordre d'une morsure venimeuse et mortelle; mais, une fois de plus, l'éléphant blanc, l'éléphant royal, souverain de la jungle et de la forêt vierge, mettra sa lourde patte sur la tête du grand serpent, et ce sera une victoire de plus à son actif.

(A suivre.)

L'ÉTOILE QUI CONDUIT...

Sur des chameaux... et de très loin sont venus les Rois Mages. Ils ont traversé bien des déserts et des plaines, passé aux défilés des monts, franchi des cols, suivi de nombreuses routes.

Le chemin était long, très long, mais ils ne se sont jamais découragés. Pourquoi ? Parce que l'étoile était toujours là. Et ces pauvres païens de Mages la suivaient éperdument. Elle était si belle, elle ne pouvait pas les tromper.

Et, en effet, au bout du chemin, ils ont trouvé l'Enfant et sa Mère.

**

— Cœur Vaillant qui lis ceci, tu es l'Etoile.

— Je ne comprends pas.

— Mais si. Toi, tu sais où se trouve Jésus. Tu sais toutes les choses qu'il t'a dites ? Tu sais à quoi sert la vie et à quoi sert la mort, à quoi servent la maladie et la bonne santé, le sourire et les larmes. Tu sais comment on achète du Ciel pour soi et pour ses morts par le travail, par l'obéissance, par la lutte contre les tentations...

— Ben oui, je sais tout ça.

— Mais autour de toi, il y en a des masses qui ne le savent pas. Alors, ça leur manque, comprends-tu, ils voudraient savoir ce que tu sais.

— Je veux bien le leur dire.

— Ça ne suffira pas. Il faut marcher devant eux, comme l'Etoile devant les Mages. Il ne suffit pas de leur indiquer le chemin, il faut le leur tracer.

— Mais comment ?

— Par ton exemple. Sois chic, chic, chic pour eux. Aime-les tant que tu peux. Qu'ils puissent se dire : il est trop gentil pour nous tromper, celui-là, suivons-le.

Et, au bout du chemin, ils trouveront l'Enfant et sa Mère.

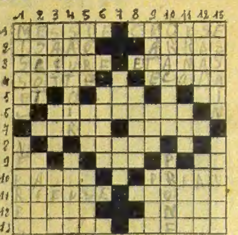
**

Ah ! mon petit gars, avec quel cœur ton Jésus t'embrassera ce jour-là !

Pierre Rougemont.



Mots croisés



HORIZONTALEMENT

1. Les Juifs l'attendent; qui fait partie de la croisade eucharistique. — 2. Fils d'Abraham; chef-lieu. — 3. Poudre de bois; tu recouvris d'une couche d'étain. — 4. Peu intelligente; ôta l'écale. — 5. Conjonction; mâle de la poule; deux voyelles. — 6. Qui ont été l'objet d'un miracle. — 7. Danger; au singulier suffixe signifiant qui a en grande quantité. — 8. Insecte qui pique surtout les animaux. — 9. Ancien mot qui signifie en les; qui n'est pas vêtue; pronom personnel. — 10. Berger; grande pièce d'une école. — 11. Celle qui aime à rire; petite touffe de neige. — 12. Greffés; arbrisseau des régions équatoriales. — 13. Pierres funéraires; ôter la tête d'un clou.

VERTICALEMENT

1. Livre dont le prêtre se sert à l'autel; office dans l'après-midi du dimanche. — 2. Etoffe de laine; canonisé. — 3. Du verbe savoir; terme géographique; partie supérieure du corps. — 4. Espèce de collier; qui a de la cruauté. — 5. Anagramme de cire; du verbe rire; crochet. — 6. Qui cajole. — 7. Partie de la charrue; pronom relatif. — 8. Suite de personnes qui attendent leur tour pour entrer. — 9. Qui a été manqué; prononcée à haute voix ce qui est écrit; uni. — 10. Vérités énoncées dans l'Ecriture Sainte; instruction faite à la grand'messe. — 11. Prénom féminin; adjectif possessif; part que doit payer chaque convive. — 12. Affluent de l'Elbe; affluent de droite du Rhône. — 13. Groupe d'abeilles; ne faire qu'un repas dans la journée.

AMUSONS-NOUS !...

Le pas de l'écrevisse

Les joueurs doivent courir à reculons.

Un grand rectangle est dessiné sur le sol, servant de plaine de jeu.

Un grand côté = la ligne de départ.

L'autre côté = le but.

On tend des cordes de droite à gauche du jeu, à égales distances et parallèlement; elles sont retenues par des pieux enfoncés en terre à l'aide d'une grosse pierre et dépassant le sol d'une vingtaine de centimètres.

Les joueurs se portent sur un rang derrière la ligne de départ et le jeu commence. Mais on aura soin de nommer, au préalable, un dirigeant-arbitre, qui dirige et donne le départ.

Il crie : « Courez ! » et les autres joueurs de se mettre en mouvement, à reculons. Personne ne peut se retourner de côté, car il serait exclu du jeu. Les coureurs doivent, pour parvenir à la ligne d'arrivée, passer par-dessus les cordes tendues, ce qui les oblige à une sage lenteur et à une circonspection continuelle car il est de règle que celui qui marche sur une corde doit recommencer l'épreuve à partir de la ligne de départ; même punition pour celui qui se retourne.

Une corde est-elle cassée ou se défait-elle, le dirigeant crie: « Halte ! » Les joueurs attendent sagement que tout soit réparé pour se remettre en route.

Celui qui, le premier, atteint le but, est proclamé vainqueur.

Le gérant : NEGUIN.

Imp. Commerciale (H. Poirier, imp.), 5, rue Lamartine, Paris (9e).

JIM BOUM, CHEVALIER DU FAR-WEST

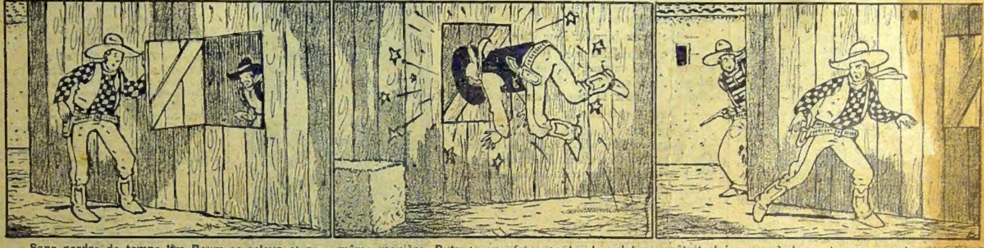
Jim Boum l'insais'ssable

RESUME. — Envoyé comme shérif, avec mission de remettre l'ordre dans une lointaine localité du Far-West où le banditisme règne en maître, Jim Boum se voit, dès son premier contact, fort malmené par la population ; elle donne l'assaut à la prison locale pour délivrer deux sinistres individus que Jim Boum avait capturés et voulait pendre.

N'ayant plus de munitions, Jim Boum ne voit plus son salut que dans la fuite.



Comme un guêpier que l'on aurait voulu déranger, toute la population de Rio Blanco était sur les dents. Les honnêtes gens, en infime minorité, se trappaient chez eux, abandonnant la rue à toute une horde d'aventuriers qui, tels des rats, sortaient de tous les tripots, salles de jeux ou autres endroits infects, avides de gagner la prime de 1.000 dollars, offerte par Jack-le-Loup à celui qui ramènerait Jim Boum vivant. Il voulait l'étrangler de ses propres mains. Notre héros aux abois s'était réfugié dans un hangar à fourrage, lorsque, désirant faire une pointe de reconnaissance, il fut découvert par un outlaw mis à ses trousses et qui, fortement armé, lui donna aussitôt la chasse. Faisant volte-face, Jim Boum s'engouffra à nouveau dans le hangar, trop tard pour s'y cacher. Alors il bondit vers la lucarne qu'il venait d'apercevoir, et, dun saut, il se retrouva de l'autre côté de la grange.



Sans perdre de temps Jim Boum se releva et se mit en devoir de couper la retraite à son poursuivant. Il referma le volet de la lucarne, à l'instant même où celui-ci s'apprêtait à la franchir de la même manière. Butant avec force contre le volet, le bandit s'assomma littéralement. Une fois encore Jim Boum triomphait. Hélas! un nouvel aventurier venait de s'apercevoir de sa présence et s'apprêtait, lui aussi, à le capturer, pour toucher la fameuse prime et se faire bien voir de Jack-le-Loup. Il n'eut pas le temps de mettre son projet à exécution. Jim déguerpit sur-le-champ.



Tournant en rond autour du hangar, il se trouva soudain à nouveau devant l'entrée. Sa première victime, revenue à elle, inspectait prudemment les alentours pour s'assurer que son adversaire n'était pas là. Profitant de ce qu'il avait le dos tourné, Jim Boum lui envoya de toutes ses forces un coup de pied dans le bas des reins et se jeta précipitamment dans le hangar. Le bandit se retourna furieux. Juste à ce moment, l'autre poursuivant arrivait, lui aussi, à l'entrée du hangar, croyant avoir affaire à son agresseur. Sans plus d'explication, le premier bandit se rua sur lui et le terrassa rapidement, à la plus grande joie de notre héros qui aurait dû, il faut le reconnaître, avoir quelque pitié pour lui.



UN COMBLE

Deux Marseillais qui n'ont jamais vu de girafe :

— Té ! je parie que c'est encore ce farceur de Marius qui lui a monté le cou !...

CHERCHEZ...

Charade

Le cours de mon premier est parfois trop rapide.
Et l'eau de mon second n'est pas toujours limpide.
Plaise à Dieu que mon tout ne soit pas insipide.

Mots carrés

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Je suis maître et j'attends de tous obéissance.
Gratuitement ou moyennant finance, j'héberge ou je nourris les gens.
Moi, je porte le nom d'un volcan formidable; au pays d'alentour il fut souvent fatal.
Moi, d'un seigneur puissant et redoutable, je fus jadis le fidèle vassal.

Logogriphe

Flamme venant du ciel, émanant de Dieu même,
C'est de lui que j'obtins une mission suprême.
Malheur quand, abusant de ces dons créateurs,
On égare en mon nom les esprits et les cœurs.
Transpose mes cinq pieds et me voilà matière :
Je viens encor du ciel; je suis nette et légère.
Le lis n'a pas plus de blancheur.
Froide, parfois, je donne une douce chaleur.
Un pied de moins., je suis un état de malaise
Qu'on fuit tant qu'on le peut ; la charité l'apaise;
L'homme de bien le souffre, en invoquant le ciel;
Il obtient à ce prix le bonheur éternel.



UNE DROLE D'INFIRMITE

— Que faites-vous dans vos moments perdus, mon pauvre ami ?

— Je reprise mes chaussettes, mon bon monsieur !!!